

Pour lui prouver que je disais vrai, je saisis le récepteur de notre téléphone de campagne, demandai la communication avec le quartier de Lefortovo et fis appeler Démidov.

J'entendis d'abord, dans le récepteur, l'explosion de départ d'un projectile :

...Boum !

— Démidov, cesse le feu immédiatement. C'est l'ordre du Comité, tu seras sévèrement puni en cas d'insubordination.

Mais Démidov, tout indomptable qu'il soit, ne manque pas de malice et me répond d'une voix traînante :

— Je... n'en-tends... pas.

Encore une explosion : Boum !...

— Au nom du Comité de Guerre Révolutionnaire, je t'ordonne de cesser le feu !

...Boum !...

— Je n'entends rien, nom de nom. Tu ferais mieux de m'envoyer ton ordre par écrit.

— C'est bon, Démidov, je t'envoie un homme en automobile.

Et encore un coup : Boum !...

— Non, pas en automobile, on tirera dessus. Mieux vaudrait qu'il vienne en simple voiture.

— Ah ! ah ! tu entends donc ce que je te dis ?

— Eh bien ! c'est bon, frère, envoie ton ordre, je n'ai pas le temps de causer...

Et Démidov lâcha le téléphone.

Les projectiles irrésistiblement s'abattaient et explosaient. L'ordre de cesser le feu, qui fut porté par un cavalier, n'atteignit Démidov qu'après l'expiration de cette « trêve » de vingt-quatre heures.

Il me souvient aussi que des représentants du Vikgel (Comité Exécutif des Chemins de fer de Russie), accompagnés de notre camarade Savva-Stepniak, se rendirent au carrefour Nikitsky, sur les positions, pour tenter de réprimer l'ardeur de nos soldats et des junkers.

Après avoir parlementé avec les nôtres, cette « commission de conciliation » se dirigea vers les junkers. Ceux-ci laissèrent approcher les représentants du Vikgel ; mais, quand ils surent que Savva-Stepniak appartenait à notre parti, un junker tira sur lui. Blessé à la tête, le crâne et le front bandés, le camarade Savva-Stepniak revint à nous et les junkers ouvrirent le feu sur nos positions malgré les efforts du Vikgel pour réconcilier des irréconciliables.

Les combats durèrent encore deux jours. Notre victoire fut complète.

Lorsque nos délégués se rendirent à la Douma pour signer la paix, nous restâmes assis dans la chambre du Comité de Guerre Révolutionnaire, tout sales, non débrouillés, les yeux enflammés par nos veilles prolongées.

À côté de moi, sur le divan, le camarade Rosenholz, s'accotant à mon épaule, me dit d'une voix douce, lasse, amicale :

— Il faudra préparer un ordre du jour à l'armée, comme quoi Mouralov est nommé commandant... ou plutôt, non, commissaire de la région, et Riabtsev doit lui céder ses pouvoirs.

— Commissaire ou commandant ? — demandai-je.

— Commissaire de la région, mais ça veut dire aussi commandant.

« Commandant... commissaire... », pensais-je, et je n'y comprenais rien, car il ne me semblait pas possible d'exécuter si simplement une si importante affaire. Que j'écrive, que je griffonne : « Remettre les pouvoirs »,

« est nommé », — cela serait voté, et le pouvoir nouveau se trouverait constitué. C'était à n'y pas croire. J'étais plutôt disposé à penser que le camarade Rosenholz, à force de surmenage, dans son demi-sommeil, commençait à divaguer. — Eh bien ! divague, mon ami, je vais toujours coucher par écrit ce que tu me dis. — Et j'écrivis. Notre demoiselle tapa cet ordre à la machine. On le vota ensuite et le camarade Mouralov devint ainsi commandant de la région.

Celui-ci, une heure plus tard, se tenait dans la cour du Soviet au milieu des automobiles. Autour de lui se groupaient les camarades Kogane, Sabline, Lopachev, moi et d'autres encore. On se poussait un peu en attendant le départ.

Le camarade Mouralov, comme s'il n'avait rien d'autre à faire, leva tout à coup le doigt vers Lopachev et lui demanda :

— Eh bien, vous, quelles seront vos fonctions ?

— Je crois, — dit quelqu'un, — je crois qu'il doit y avoir une fonction dans le genre de « général de service ».

— Ha-ha-ha ! Un « général de service » ! — Tout le monde éclata de rire.

— C'est bon, dit Mouralov, — vous serez général de service.

— Et moi, je te servirai de général aide de camp, veux-tu ? — dit Kogane.

— Vas-y ! — répliqua simplement Mouralov.

Nous primes deux automobiles, nous nous rendîmes à l'École Alexandre et de là à l'Etat-Major ; du côté de la ruelle Vsévoljsky, nous rencontrâmes un général qui avait servi sous les ordres de Riabtsev. Cet officier connaissait Mouralov.

— Bonjour, camarade Mouralov ! — s'écria-t-il. — Ne savez-vous où se trouve... j'aurais voulu savoir... où je pourrais voir... le co... le co... comment ça ?... le commissaire de la région...

— C'est moi, le commissaire de la région, — répondit Mouralov.

— Vous ?... Ah ! très, très heureux... Mais, pardon... le commandant ?...

— Je suis le commissaire, — répliqua encore une fois Mouralov, interloqué.

J'intervins alors :

— Mais c'est la même chose que commandant... C'est le commandant !...

— Ah ! bon, bon ! — s'écria le général, complètement dégelé. — Très heureux, extrêmement heureux !... — répétait-il, et il saluait militairement.

Nous entrâmes en bande dans la cour de l'Etat-Major.

Toutes les salles étaient désertes, encombrées, barricadées de paperasses poussiéreuses et de chemises bleues portant toutes la maussade suscription : « Dossier ». Les carreaux des fenêtres étaient brisés, les meubles gisaient çà et là. Nous trouvâmes pourtant deux ou trois greffiers qui somnolaient à leur table et un colonel aux cheveux gris.

Voilà tout ce que nous héritâmes de Riabtsev.

Le lendemain, des ordres du jour furent préparés, portant nomination de tous les chefs de l'Etat-Major, conformément à la distribution qui s'était faite au petit bonheur dans la cour du Soviet.

Ainsi fut constitué le nouveau pouvoir militaire. Simplement, naturellement, directement, le pouvoir sortit de la révolution ; il naquit comme tout ce qui naît, dans une effusion de sang.